

Formation Apertura Arcanes

14 octobre 2022 à Strasbourg

*Quelles croyances font référence ?*

## **La place de la causalité psychique dans la croyance et ses nuisances**

***Philippe Choulet***

Sur ce thème d'actualité, et cohérent avec les enjeux soulevés par la FEDEPSY et Apertura, je viens parler ici simplement en professeur de Philosophie un peu éclairé en « sciences humaines » et notamment en psychanalyse. Je ferai référence à l'ouvrage de Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*<sup>1</sup>, et précisément au dernier chapitre, le chapitre XII, qui porte sur la superstition (« Déterminisme. Croyance au hasard et superstition. Points de vue »), ainsi qu'à l'article de Lacan, « Propos sur la causalité psychique<sup>2</sup> », texte prononcé aux Journées psychiatriques de Bonneval en 1946, et qui constitue un rapport (salé) sur les entretiens portant sur le livre d'Henri Ey, *Le problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses*. Je vous dirai le temps venu pourquoi j'ai choisi d'y référer – puisque votre thème est celui de la référence des croyances...

### ***I. Description de l'acte de croire***

Commençons par une petite phénoménologie des croyances et précisément de l'acte de croire, et ce justement pour formuler quelques problèmes philosophiques.

Qu'est-ce que croire ? En quoi consiste l'acte de croire ? C'est d'abord un « tenir-pour-vrai » (même, évidemment, si c'est illusoire et faux), et pour cette raison, un adhérer *subjectivement* à quelque chose, qui est l'objet d'une croyance ; mais aussi, N.B., un « adhérer » à une croyance, car croire c'est croire en ce qu'on croit et en la façon dont on croit. C'est comme

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup> *Écrits*, Seuil, 1966, p. 151-193.

la confiance : il faut avoir confiance en sa propre confiance pour avoir confiance en quelque chose (autrui, mes propres forces, une divinité, etc.). Il s'agit donc de « se fier à », de façon plus ou moins forte, puissante et intense – adhérer, c'est selon une adhésion de l'engagement et/ou une adhérence de l'« identification à... », un peu comme le fameux sparadrap du capitaine Haddock... Ça colle.

Le redoublement (croire en sa croyance, être confiant en sa confiance) indique alors un acte plus profond, plus primaire, plus originaire que celui qui nous apparaît dans les phénomènes de la vie ordinaire, et c'est ce qu'on appelle « la croyance fondamentale ». Certes, le nazi croit en son *Führer*, le mystique à son Dieu, le toxico en son toxique, le supporter de foot en son équipe, le philatéliste ou Don Juan dans les bienfaits de sa collection, le rationaliste dans les vertus de l'entendement (Freud, par exemple), etc., mais si leurs objets varient jusqu'à s'opposer, ils partagent tous le même acte fondamental, qui est simplement de *croire* (sans nécessairement qu'il y ait un objet identifiable) ... C'est un principe qu'ont toujours relevé les empiristes (Hume en tête).

Et ce parce qu'il n'y a de croyance que pour un vivant – chez les vivants, croire est un acte universel. C'est qu'il faut bien que le végétal et l'animal – et donc aussi l'animal humain... – croient d'une certaine manière, pour croître, pour pousser, pour grandir – on ne s'étonne jamais de l'« optimisme » du brin de gazon en train de sortir de terre, et on a tort. Autrement dit, croire est un acte essentiel (= relatif à son essence) de la vie. Croire, c'est vivre, vivre, c'est croire. On peut méditer cela sur deux axes :

- N'est-ce pas pour cela que des créatures imaginaires (Dieu, Dieux, Diables, Démons, Anges Monstres, fantômes, spectres, héros de récits, de légendes, de mythes) sont toujours douées de « vie », une vie *projetée* imaginativement par l'humain – restons dans le dogme de Feuerbach... ?
- Si croire c'est vivre, si c'est *faire* vivre, si vivre c'est croire, si croire c'est croître d'une certaine façon, n'y a-t-il pas des croyances (des manières de croire) qui font décroître, qui diminuent, qui affaiblissent, qui réduisent la puissance d'agir et de vivre, comme dit Spinoza pour les passions tristes (peur, espoir, mélancolie et haine, par exemple), et ce malgré l'intensité que ces modes de croyance peuvent entretenir savamment ? Pourquoi diable Freud, à la fin de *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, se sent-il contraint de distinguer la croyance au hasard et au déterminisme selon le superstitieux et selon le savant rationaliste ?

Nous voyons ici que la référence des croyances, les références que *révèrent* les croyances, ne sauraient être innocentes : elles engagent non seulement des individualités, mais

aussi et sans doute surtout, si se pose avec acuité la question des croyances de masse, des *types d'existence*<sup>3</sup>. Alors, puisque nous parlons « pensée » (pensée de la croyance et croyance en la pensée...), insistons : si croire, ce n'est pas toujours « penser » (on peut avoir des doutes sur la « pensée » des végétaux, même si certains ouvrages récents ont traité de la communication entre les arbres...), il est certain que penser, c'est toujours croire (pour penser, il faut croire), et que l'inconscient lui-même, qui est un mode du penser, croit à ce point qu'il ignore absolument la contradiction, dit Freud. C'est que la pulsion pousse, cherche sa satisfaction, elle ne pense pas, et surtout elle ne pense pas à ce qui pourrait venir la contredire, la contrarier, la censurer – elle est toute entière et absolument affirmative (d'elle-même)... Après, on s'étonne de nous voir tous plus ou moins *cinglés*...

En revanche, nous autres humains, lorsque nous délibérons sur nos désirs à partir de nos croyances, nous émettons des objections, des réserves, nous hésitons, nous procrastinons, et nous nous référons, dans l'élaboration lente de la décision, à nos croyances et à la critique réfléchie de ces croyances (nous sommes une petite démocratie parlementaire à nous tout seuls). Nous nous référons aussi bien à ces principes leibniziens de la raison, même si c'est souvent seulement implicite : principe d'identité, principe de contradiction, principe d'individuation, principe du meilleur... Il y a donc des croyances et des objets de croyance qui appartiennent secrètement à nos processus de pensée.

Et si l'on étend quelque peu le champ de l'observation, on peut bien dire que les croyances phénoménales des sciences sociales (dans l'ordre d'apparition historique : politique, sociologie, psychologie, économie, ethnologie, psychanalyse, linguistique, anthropologie structurale) subissent les contraintes de croyances obligées en faisant référence tantôt à des principes rationnels, tantôt à des principes éthiques (pas toujours rationnels, d'ailleurs). Pensons en particulier au principe éthique chez Max Weber, celui de la « neutralité axiologique » du savant (à savoir la suspension du jugement de valeur, l'effort de la recherche d'une forme permanente d'objectivité devant les phénomènes et les processus sociaux). En ce sens, si les connaissances vraies, vérifiables ou probables de la science sont / deviennent de vraies références pour la croyance, elles ont supposé à la fois une critique de croyances qui furent en leur temps des références (Galilée vs Ptolémée, par exemple) et un renouvellement des croyances ou des modes de « croyances faisant référence » (la micro-physique atomique d'Heisenberg contre le dogmatisme positiviste chosiste de Laplace, par exemple), histoire de

---

<sup>3</sup> S. Freud (1921), « Psychologie collective et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1993.

passer d'un « esprit pré-scientifique » à l' « esprit scientifique », comme dit Bachelard. La dialectique entre penser-connaître-croire est éminemment féconde... Il suffit de reprendre l'histoire de la psychanalyse et de ses conflits pour donner du sens à cette dialectique, y compris sur le plan des principes éthiques (Freud vs Fliess, vs Jung, vs Adler, vs Pfister, vs Ferenczi, vs Tausk, vs Rank, vs Groddeck, etc., etc.).

Des croyances-référence, donc, mais de quoi s'agit-il ? Que fait-on quand on « fait référence à... », quand on « se réfère à... » ? On invoque une croyance qui *fait autorité*, à la puissance d'une autorité – c'est un argument d'autorité (*Aristoteles dixit*), comme par exemple avec une citation ou le renvoi à un ouvrage dit « de référence » (le fameux « cf. ») – en croyant ou en faisant croire (ce n'est pas la même chose) que cette autorité suffit, parce qu'elle est justifiée ou légitime (fondée en raison). Sur le plan d'une gestuelle de la pensée, « faire référence à », c'est témoigner d'un certain *respect* envers ..., c'est s'incliner (ou c'est inviter à témoigner d'un certain *respect* envers..., à s'incliner devant...). Il y a dans le « faire référence » une manière de *révérence*, comme devant une Grandeur d'établissement (d'institution), qui mérite notre respect d'établissement, ou une Grandeur morale (intérieure), qui mérite notre estime, pour parler avec Blaise Pascal (cf. *Trois Discours sur la condition des Grands*).

Faire référence à des croyances, c'est s'y rapporter comme à des croyances / valeurs fiables (je serais fondé à les croire, à y croire – notez quand même le conditionnel...) en s'inclinant devant elles – tout dépend alors de la valeur de cette inclinaison / inclination : je m'y soumetts, je m'écrase, je la sers en fermant ma gueule et mon esprit critique ? Ou bien je l'accepte, j'y consens en toute connaissance de cause, je la sers en étant attentif à certains débordements possibles – c'est le risque qu'il y a à « servir une Cause » ? L'enjeu, on le voit au moins pour les humains, est d'ordre sociopolitique : quelles sont les croyances-référence qui (nous) dominant, qui nous asservissent, qui nous aliènent, qui nous terrorisent (et en cela qui nous diminuent, nous affaiblissent, malgré leurs mensonges et les illusions produites par leur propagande, qui ne manquent pas de nous apporter un certain sentiment de puissance) ? Et quelles sont celles qui nous augmentent, nous font grandir, nous enrichissent, nous libèrent ?

On revient à la question des Lumières (*Aufklärung*), à l'injonction de Kant : *sapere aude*, ose penser, ose te servir de ta raison ! Et ce en distinguant, dans un moment *critique*, les croyances qui valent de fait, dans le réel effectif (*quid facti ?*) et les croyances qui valent en droit, selon le droit de la raison (*quid juris ?*) – par exemple, les croyances qui motivent les droits positifs des différents fascismes dans l'histoire et celles qui motivent les droits positifs des États alignés sur les Droits de l'Homme...

Il y a donc nécessairement conflit en la matière : à observer la recherche de la reconnaissance d'une supériorité axiologique de certaines croyances sur d'autres (concurrentes, adversaires ou ennemies), force est de constater que les références des uns ne sont pas celles des autres, que les humains n'ont pas tous les mêmes références (malgré l'universalité de certaines, avérées comme celles des mathématiques, plus problématiques comme celles des Droits de l'homme...). Comme dit Spinoza : « Autant de têtes, autant d'avis » (*Éthique*, I, Appendice). Et le fait de vivre en démocratie n'arrange pas les choses, puisque *la démocratie c'est la guerre*, la guerre des opinions, des *a priori*, des préjugés, des paroles verbales, des idées fixes, des idées reçues, des points de vue, etc. Et cette guerre des croyances, entre croyances, à partir de « croyances de référence » est infinie, interminable – cela justifiait le scepticisme et le pessimisme freudien, soit dit en passant...

Alors, qu'y fait-on vraiment, quand on se réfère à des croyances de référence ? *Révérer* des références, c'est d'abord, comme nous l'avons dit plus haut, un processus commun à toute croyance vitale sans exception – et cette croyance est vitale, c'est-à-dire que sans elle, on meurt, on lâche. La croyance fondamentale du végétal et de l'animal sauvage, c'est, par l'acte d'une croyance pré-réflexive, de révéler la vie, sa propre vie, de la défendre à tout prix, donc d'y « croire dur comme fer » – il s'agit d'abord de sauver sa peau dans des milieux de prédation : on raconte que des renards se rongent la patte pour pouvoir se libérer des pièges... C'est le règne du droit naturel de la force (de la liberté selon la force), de l'effort que fait tout vivant pour persévérer dans son être et pour l'augmenter : le *conatus* chez Spinoza, l'*endeavour* chez Hobbes, le vouloir-vivre chez Schopenhauer, la volonté-vers-la-puissance (*Wille zur macht*) chez Nietzsche (plus précisément de la vie comme recherche du *Machtgefühl*, du sentiment de puissance), l'élan vital chez Bergson, les pulsions chez Freud (pulsions du Ça, du Moi, Éros, Thanatos, pulsions partielles, etc.)... Il va de soi que les humains, en tant que vivants, n'échappent pas à cette logique, même ceux qui vont se pendre.

En ce sens, on voit que les premières croyances-référence sont celles qui « poussent » (la pulsion arrière), qui servent d'assise aux mouvements de la vie, qui les irriguent par leur antériorité de principe (affects, émotions, sentiments, passions). C'est l'élément énergétique que l'on trouve dans les convictions, qu'elles soient passionnelles ou pathologiques (le fanatisme) ou rationnelles et critiques (chez Max Weber, par exemple, la conviction raisonnée selon laquelle la responsabilité serait supérieure à la conviction-passion, par exemple ; ou en vocabulaire juridique, la notion d'« intime conviction »). La croyance fonctionne toujours d'abord ainsi : elle *pousse à croire*, et la référence est alors intérieure, immanente, implicite,

souvent inconsciente, parfois peu consciente, car s'appuyant sur de forts éléments identificatoires (« ma Cause, c'est moi »).

En revanche, les croyances-référence travaillent aussi d'une autre manière, comme des fins, des buts, selon la logique de l'horizon. L'expression de Husserl, « horizon d'attente », circonscrite au domaine de la perception, convient assez bien aux passions de l'espoir : la venue d'un Messie, l'espoir du superstitieux quant à son bonheur ou à ses gains et conquêtes futurs, voire celui du patient au gré de la confiance qu'il a dans l'analyse, dans son analyste dans le divan d'icelui... Ainsi, les valeurs supérieures (Vérité, Justice, Dignité, Liberté, Paix) travaillent comme des « aspirateurs », elles nous aspirent en nous inspirant... Elles sont aspirantes, elles font de nous des « aspirants », et elles nous inspirent, nous « donnent à penser », comme les symboles selon Kant... Par exemple, les Idées platoniciennes du Bien, de la Justice, de Beauté, ou encore l'Idée de Paix perpétuelle chez Rousseau ou chez Kant... Ce que j'appellerais l' « attraction avant », par contraste avec la « pulsion arrière ».

On le voit : référence en amont (antériorité logique en arrière) ou référence en aval (antériorité logique en avant), voilà comment sont actives en nous les croyances dominantes.

## ***II. Les croyances de référence factuelles***

Ce qui est factuel (de l'ordre du fait), c'est ce qui est réel et effectif, de l'ordre du constat (de ce qu'on peut constater). Nous ne disons ni que c'est le meilleur, ni que c'est le pire. C'est ainsi, *so ist es*, c'est comme ça. Et nous nous trouvons donc rapidement devant une liste quasi infinie de références – il ne manque guère que le raton laveur...

L'effarante multiplicité des croyances-référence donne tout de même à soupçonner une sorte de *folie de la référence*, comme si chaque humain avait besoin de *se référer* à une autorité affective, mentale, psychique, morale, institutionnelle, professionnelle, sociale, politique, idéologique, servant alors comme « modèle », « source d'inspiration », « vérité première », « évidence aveuglante » (*sic !* si elle « crève les yeux »). Lacan, à la fin de son *Propos sur la causalité psychique*, n'a pas manqué d'insister sur le voisinage, la proximité entre le régime de pensée ordinaire et le régime de la folie, et ce pour des raisons de langage – ce que ne peut évidemment pas saisir la thèse organiciste d'Henri Ey. C'est qu'« il en fallut de peu, mon cher, que cette putain ne fût ta mère », comme chante Brassens : il s'en faut de peu pour que nous ne devenions cinglés, pervers, hallucinés, fanatiques de la croyance, en HP, en tôle ou dans une boîte au cimetière... Il suffit de prendre conscience de la manière dont nos convictions nous changent, nous modifient, nous transforment, jusqu'à l'aliénation (qu'elle soit servitude ou

folie, qu'importe). La frontière est très poreuse : la Roche Tarpéienne est proche du Capitole... C'est pourquoi il convient de toujours conserver les bienfaits du scepticisme (voir Nietzsche, *Humain, trop humain*, I, chap. IX, « L'homme seul avec lui-même », §§ 483, 629-638 et *Antéchrist*, §§ 12-13 ; mais aussi Cioran, *Précis de décomposition*).

En ce sens, posons cet axiome : la forme, la manière, la façon et l'intensité du croire sont plus essentielles, plus problématiques, plus dramatiques que l'objet même de la croyance.

Alors, quelles croyances font-elles référence aujourd'hui ? Évidemment, cette question ne peut que s'accompagner de quelques autres : *pour qui* font-elles référence aujourd'hui ? Pour quels *sujets* de la croyance ? Sont-ce des sujets assujettis (morale, théologiquement, politiquement, idéologiquement, matériellement) ou des sujets qui s'efforcent d'assumer leur identité réflexive et critique d'humains pensants (qui acceptent d'élaborer raisonnablement ou rationnellement la forme de leur croyance) ?

Mettons alors un peu d'ordre.

Je classerai d'abord en deux ordres la forme de genèse des croyances.

#### **A. Les croyances des groupes sociaux**

Il y a celles des groupes de métier (chauffeur de taxi, coiffeur, artisan, agriculteur, prolétaire, artiste, patron, médecin, militaire, policier, professeur, pompier, employé administratif, employé de pompes funèbres – « croque-mort » –, etc.), et il va de soi que l'on peut affiner et mieux accommoder : les croyances de groupe des musiciens sont différentes de celles des acteurs de cinéma, etc.). Ce sont des croyances partagées, qui agglomèrent, conglomèrent, agrègent. Diderot disait déjà que cela commençait aux habitudes de langage et de conduite (les « idiotismes de métier » et « la pantomime des gueux » – ces mêmes « gueux qui se réconcilient à la gamelle... », comme dit avec cynisme le personnage du Neveu, dans *Le Neveu de Rameau*, Satire seconde), habitudes construites sur des préjugés, des faits d'échanges, de reconnaissance et de réciprocité – comme s'il y avait un corps idéologique de croyances, une structure d'idées fausses, partiales et mutilées. Ce qui n'empêche pas les tensions, conflits et désaccords au sein de chaque groupe, évidemment : le partage des croyances n'est pas l'unanimité (heureusement, soit dit en passant...).

#### **B. Les croyances des individus**

Il y a les croyances des sujets individuels, croyances plus ou moins individualisées, mais qui ne manquent pas d'être transversales. Chacun d'entre nous croit être unique en son genre dans sa croyance, simplement parce que cette croyance est incarnée dans un particulier qui se

prend pour un singulier, en particulier dans les épreuves de l'amour (« je suis seul à croire que cette nana est faite pour moi, parce que personne ne peut l'aimer autant que moi », à transposer dans la débilité des croyances contemporaines : « je suis seul à croire que le PSG gagnera la Coupe des Champions car personne ne l'aime autant que moi »...), alors que sa croyance est éminemment multipliée tantôt par les images, les photos, les *selfies*, tantôt par la publicité, les slogans, les réseaux sociaux, le public des stades, les groupes de supporters, etc.

Ce qui fait référence ici, ce n'est pas tant l'individualisation de la croyance que la force et l'intensité du lien d'attache, ne serait-ce que par auto-affection (on s'excite soi-même, forme de masturbation imaginaire et fantasmatique). Ce sont des croyances qui se nourrissent de l'intensité du désir, qu'on peut appeler « passion » en tant que ce sont des « absolus du besoin », comme dit W. Burroughs...

Piera Aulagnier parle en ces termes du lien du toxico à son toxique, du mystique à son dieu, de l'intellectuel à son thème de recherche, nous pouvons parler aussi du lien du collectionneur à l'objet de sa collection (jusqu'au meurtre, N.B.), du fétichiste à son fétiche, du joueur à l'argent (ou plutôt au défi au dieu « hasard »), du fanatique religieux à sa pseudo « loi divine », du fasciste à la haine, du xénophobe à l'étranger, du superstitieux à son « destin » (d'où la référence à Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, chap. XII). Je cite ce texte admirable (en n'omettant pas son discours sur le désir féminin...) :

« Ce terme [de passion] a l'étrange privilège de faire partie, tout aussi bien, du registre mystique, du registre psychopathologique, du registre amoureux et de celui même du savoir. Du lien qui unit le mystique à son Dieu, le toxicomane à son toxique, le joueur aux dieux du hasard, le savant à sa recherche, nous pouvons dire, à bon escient, dans certains cas tout au moins, qu'il s'agit d'une passion. Ce que nous entendons par là, ce que tout profane entend comme nous, rejoint ce qu'un toxicomane a écrit à propos de la drogue, en nous parlant d'elle comme de "l'absolu du besoin" (Burroughs, *Le Festin nu*). Le terme de passion ne définit jamais un sujet ou un objet donné, mais le lien qui les unit ; c'est quand cet objet nous paraît devenu, pour un autre, l'indispensable, l'exigence vitale, *ce qui ne peut manquer*, que nous parlons de passion ; quel que soit l'objet, peu importe alors ; il ne se définit que par ce "ne pas pouvoir manquer" sans faire de l'autre le manquant par excellence, allant jusqu'à cet absolu du manque à être qu'on atteint par la mort.

Je n'irai pas jusqu'à dire que toute passion est une perversion (cet axiome ne pouvant être infirmé ou confirmé que lorsqu'on aura préalablement répondu à la question de savoir si nous sommes autorisés, ou non, à parler d'une perversion de la sublimation) ; mais je dirai, par contre, que toute perversion est une passion. Nous savons tous que l'amour peut se transformer en passion et que bien des hommes peuvent en devenir la proie, mais ce sera le plus souvent



“malgré eux” ; à juste titre, ils s’en méfient. La femme, par contre, caressera toujours le rêve de devenir, pour l’aimé, l’objet de sa passion ; elle voit là une sorte de réalisation idéale de cette visée qui est la sienne : être désirée, être la seule à pouvoir l’être, devenir, pour le désir de l’autre, une exigence vitale. Cette place, ce rôle, imaginativement la fascineront toujours : cela ne suffit évidemment pas à parler de perversion, mais à nous indiquer la voie par laquelle peut se pervertir son désir. Cette voie n’est que la prolifération pathologique de ce qui est le propre de sa démarche d’être de désir<sup>4</sup>. »

Cette dernière référence (à laquelle nous pouvons bien nous *fier...*, *sic* !) nous mène à la difficile question des formes de certitude, entre certitude pathologique (« pathologique » au sens kantien, qui regarde les affects, les sentiments et les passions, du domaine du *pathos*) et certitude rationnelle (raisonnable, critiquée, lucide, instruite, savante...). En effet, pour que telle ou telle croyance fasse référence, pour qu’elle vaille comme référence (donc élue comme *valeur à défendre*), il faut bien que le sujet y adhère (tenir-pour-vrai-et-pour-réel), et surtout qu’il l’entretienne, par une sorte d’acte continu, de répétition, d’obsession, voire de rites obsessionnels (voir Freud...). Car tout cela ne peut se faire, encore une fois, sans ce « tenir-pour-vrai » ou un « tenir-pour-réel », dès lors que la croyance en ce réel se fait sur fond de vérité – après tout, les complotistes croient que leur « vrai » est réel et que leur « réel » est vrai, simplement parce qu’ils y croient. Cette confusion entre vrai et réel est évidemment terrible – forme, au mieux, d’hystérie, au pire, de paranoïa... selon les cas. Car la croyance en le fait d’ « avoir raison » est plus essentiel pour le pathos subjectif que la recherche du vrai. La logique implacable de ce type de croyance entretient l’excès d’affirmation (insensible à toute négation que ce soit et d’où qu’elle vienne, puisque la négation constitue même une preuve supplémentaire qu’on « a raison »), le délire de persécution du verbe et de la parole, sous les formes du jusqu’aboutisme (envie et jalousie pour la vie privée, fanatisme, racisme, xénophobie, nationalisme pour la vie collective...). À chaque fois, ce qui est refoulé, c’est la nécessité du scepticisme comme hygiène mentale...

Ce qui est problématique, c’est donc la conviction, sous la forme de la certitude d’ « avoir raison ». Ce n’est pas par hasard si le pathos sert une « cause » (le militant dit : « c’est pour la Cause »... pensons à *La Cause du peuple*, etc.), et cette cause, qui est une sorte de carburant des croyances, est à la fois une valeur et un principe (principe antérieur, valant comme premier moteur, chiquenaude affective, et principe téléologique, valant comme fin des actions). Max Weber (*Le métier et la vocation d’homme politique, Politik als Beruf*) y insiste : la

---

<sup>4</sup> Piera Aulagnier-Spairani, « Remarques sur la féminité et ses avatars », dans *Le désir et la perversion*, Collectif, Seuil, Points, 1967, p. 77.

conviction n'est pas seulement une certitude, c'est aussi une passion, et c'est pour cette raison que l'éthique de la conviction, en tant que fixation sur les causes ou sur la Cause, lisible aussi bien dans le bellicisme, le capitalisme militaro-industriel et le pacifisme de l'époque (nous sommes en 1919...), est plus douteuse et inquiétante que l'éthique de la responsabilité, qui pense essentiellement aux effets et conséquences des actions qu'elle régule... C'est pour cette raison qu'il nous faut sans doute être très attentifs à toutes les perversions invisibles et inaudibles du principe de causalité, qu'on met un peu partout, parce que c'est un mécanisme facile, séduisant pour les esprits paresseux.

D'autant que s'est ajoutée une donnée révolutionnaire, depuis les années 1980 (donc 40 ans de « révolution permanente » – on a le trotskysme qu'on peut... – de ce que Marx appelait « la vieille taupe »...), celle de la révolution technique / technologique / électronique (ordinateurs, internet, téléphones portables, satellites, réseaux sociaux...). Comme dit Brecht : « nouvelles techniques, vieilles sottises ». Le « progrès » technique ne nous rend pas plus lucides, favorisant même la crédulité et la haine de groupe. La puissance des médias, comme la radio (pensons à la *Radio des Mille Collines*), de la TV et des réseaux sociaux qu'on dirait plutôt « asociaux » (pour reprendre ce que dit Rousseau du « contrat social » de la féodalité, qui est un faux contrat, un contrat de dupes, et qui serait donc un « contrat asocial »). Bref, les écrans montrent, indiquent, orientent, séduisent, mais font écran, cachent, dissimulent, mentent.

C'est un fait alors que la Référence a perdu :

- sa verticalité ancienne (le Ciel des Idées, l'autorité de la transcendance – Dieu, les impératifs moraux, les Interdits religieux –, la puissance de la Loi, du droit positif, l'État moderne et sa rationalité, la culture du respect formel des autorités institutionnelles, la culture de l'écoute de la vérité scientifique, du savoir, de la pensée et de la connaissance (un bon exemple, c'est la crise de l'autorité du médecin et du professeur) ;
- son mode de repérage, puisque quelque chose ou quelqu'un « parle » et parvient, malgré la cacophonie babélienne et le brouhaha des convictions, des opinions et des croyances, à se faire *entendre* (Dieu, l'impératif moral, la Raison, la science, les principes, l'État – la République et ses devises –, l'auteur / l'artiste... Ce n'est pas un hasard si Lacan cite la formule de Freud dans *L'avenir d'une illusion*<sup>5</sup> :

« La voix de l'intellect est basse mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue »... pour ajouter : « où nous croyons entendre en un écho assourdi la voix même de Socrate s'adressant à Calliclès : “la philosophie dit toujours la même chose”. »

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « Fonction de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, Seuil, 1966, p. 128.

C'est un fait, la Référence est peu à peu dissoute ou plutôt diluée, devenue introuvable, irrepérable, instable, comme le furet de la chanson (contrepétierie incluse) : « il court il court le furet, il est passé par ici, il repassera par là... ». Car le verbe, qui n'est plus le Verbe de St Jean et encore moins le *Logos* d'Héraclite, circule désormais sans arrêt, comme le flux de la conscience dans l'*Ulysse* de Joyce, sauf qu'au lieu du « monologue intérieur », on a, de conscience à conscience, des flux de pseudo-dialogues, et d'inconscient à inconscient, des flux pulsionnels (Deleuze aura mis l'accent là-dessus dans *L'anti-œdipe, schizophrénie et capitalisme*, et dans *Mille Plateaux*)... Il n'y a plus d'auteur, plus d'incarnation, plus de source identifiable de l'autorité, et l'anonymat triomphe, comme les « influenceurs », nouveaux sophistes de la pire espèce, experts en séduction et en domination... Ce qui fait que la question « qui ? » retentit désormais dramatiquement.

Évidemment, la question que nous nous posons est : comment ça marche ? Comment penser ces déterminations des croyances, dès lors que les esprits sont si fortement liés aux systèmes de croyance ?

On peut se référer à ce que dit Spinoza : notre esprit (notre âme) n'est pas une substance pensante comme chez Descartes, car il n'est jamais que la série des idées du corps (donc des affects, des désirs, des sentiments et des passions) et la série des idées qu'il reçoit du système des idées (par exemple, quand je fais de la géométrie, mon esprit « se branche » sur le système des concepts géométriques... ce qui ne l'empêche pas, une heure après, de parier sur des jeux en ligne ou d'aller voir « Madame Irma, voyante »...). Or, il y a trois systèmes d'idées, trois « genres de connaissance » : les idées du 1<sup>er</sup> mode de connaissance, celui de l'ignorance (opinion, préjugé, a priori, idée reçue, idée toute faite, superstition, illusion...); les idées du 2<sup>e</sup> mode de connaissance, qui est connaissance démonstrative vraie (celle de la science : mathématiques, géométrie, physique...); les idées du 3<sup>e</sup> mode de connaissance (le savoir vrai des choses singulières, qui est le point de vue de Dieu comme savoir absolu). Notons que Spinoza, tout sage qu'il est, s'est de temps à autre abandonné au premier genre de connaissance, allant jusqu'à taguer « *ultimi barbarorum* » (« les derniers des barbares ») après le lynchage des Frères De Witt sur la place publique, le 20 août 1672 à La Haye...

On sera donc sensible à ce que nous pourrions appeler la « plasticité » des liens de notre esprit à l'univers des croyances... Après tout, chacun a son cerveau reptilien et ses modes de régression... Mais insistons derechef, comme la raison elle-même ne cesse de le faire, comme dit Freud : aucune croyance n'est légitime quand elle croit pouvoir se fonder sur l'ignorance – « L'ignorance est l'ignorance ; on ne peut en déduire aucun droit à quelque croyance que ce soit » (*Avenir d'une illusion*, VI).

Voilà pourquoi nous disions que la démocratie c'est la guerre, que la démocratie des croyances c'est la guerre des croyances : avec les réseaux sociaux, l'opinion de chacun, qui ne cherche que rarement à être « droite » (ah, le droit à l'expression !), est devenue un instrument de puissance, l'outil d'une culture tous azimuts du sentiment de puissance (*Machtgefühl*, dit Nietzsche). Raskolnikov, dans *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, le reconnaît : son nihilisme consiste à tuer tout principe. Nous y sommes.

Il faut sans doute aller du côté de Pierre Legendre pour mieux comprendre ce qui se passe, dès lors qu'une « rationalité » entend en remplacer (violemment) une autre : le Management capitaliste, comme fabrique de la croyance, entend remplacer l'ancien Droit canon du Droit romain. La croyance est donc devenue une marchandise, et comme toutes les marchandises, elle se présente avec l'illusion de sa magie – en l'occurrence, dans notre tableau des conflits, ce serait plutôt de la magie noire, entre propagande<sup>6</sup> et techniques de frustration... voir Marx, *Le Capital*, I, chap. IV, « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret ». La chose aura été reprise par les Situationnistes, Guy Debord (*La société du spectacle*, 1967) et le groupe Tiqqun (pour vous marrer, lisez donc *Premiers matériaux pour une théorie de la jeune fille*, éd. Mille et Une Nuits, 2001).

Prenons juste cet exemple : selon les journalistes, il paraîtrait que notre crise politique (comme le taux record d'abstention aux élections) est due au fait que les Français souffriraient d'une « fatigue démocratique » (*sic !*)... Encore faudrait-il qu'ils sachent ce que c'est, la démocratie, et ce que la vraie démocratie exigerait d'eux dès lors que, comme dit Rousseau, c'est un régime pour des Dieux<sup>7</sup>... Ironisons : si on veut un modèle de démocratie supérieure, allons le chercher dans les mathématiques et leur universel rationnel (comme dit Descartes : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée »). La mathématique, ça éduque, ça instruit, ça forme, on le sait depuis Platon.

---

<sup>6</sup> Rappelons l'avertissement prémonitoire de Balzac dans *Les Illusions perdues* : « Le Journal, au lieu d'être un sacerdoce, est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce, et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi tous les journaux seront dans un temps donné lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins ; ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même. Ils auront le bénéfice de tous les êtres de raison : le mal sera fait sans que personne en soit coupable. Je serai, moi, Vignon, vous serez, toi Lousteau, toi Blondet, toi Finot, des Aristide, des Platon, des Caton, des hommes de Plutarque ; nous serons tous innocents, nous pourrions nous laver les mains de toute infamie. Napoléon a donné la raison de ce phénomène moral ou immoral, comme il vous plaira, dans un mot sublime qui lui ont dicté ses études sur la Convention : *les crimes collectifs n'engagent personne*. Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce, personne ne s'en croit sali personnellement. » (Livre de poche, p. 271)

<sup>7</sup> « S'il y avait un peuple de dieux il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes. » (J.-J. Rousseau, *Du contrat social*, L. III, chap. IV). Lacan dirait : que les sourds entendent...

Croire en la *toute-puissance* de la démocratie (toute-puissance qui accouche sans ciller de régimes d'extrême-droite, et rarement d'extrême-gauche, soit dit en passant), c'est ruiner la chose publique, le Bien public de la République. De nouveau le conflit entre l'horizontalité démocratique (comme système de rapports sociaux et d'échanges de croyances et de biens) et la verticalité républicaine (comme système de pouvoir politique et d'autorité). C'est donc bien une tâche « citoyenne », comme on dit aujourd'hui : réfléchir, de façon critique, à la teneur des références des croyances dominantes, pour les mettre à l'épreuve, les hiérarchiser et les élire en toute connaissance *de cause*...

### **III. La question de la crédulité aujourd'hui**

#### **A. La récurrence de la superstition**

Insistons sur le paradoxe : jamais nous n'avons été aussi savants qu'aujourd'hui (en sciences exactes et en sciences humaines), et jamais notre sentiment d'impuissance devant le caractère indomptable des pulsions individuelles et collectives (socialisées et rendues *asociales*) n'a été aussi grand... Mais finalement le diagnostic que nous faisons ne fait que reprendre à nouveaux frais celui que faisait Freud à partir des années 1915 : pour réduire l'écart entre intelligence et mentalité, le seul espoir est celui de l'éducation, comme il est dit dans *L'Avenir d'une illusion*<sup>8</sup>... Mais il faut préciser de quelle éducation il s'agit – il faudrait éduquer

---

<sup>8</sup> Voir *L'avenir d'une illusion* (1927), chap. X (trad. Ph. Choulet) : « Nous aurons beau répéter que l'intellect humain est sans force devant les pulsions et en cela avoir raison. Mais cette faiblesse est particulière : si la voix de l'intellect est faible, elle n'a de cesse qu'elle ne soit entendue. Elle y parvient à la fin, après d'innombrables refus. C'est un des rares points qui peuvent nous rendre optimistes pour l'avenir de l'humanité, et son importance n'est pas mince. On peut le lier à d'autres espoirs. Le primat de l'intellect est certes fort éloigné, mais il n'est pas à une distance infinie. Et comme il se donnera les mêmes buts que ceux que vous espérez que votre Dieu les réalise, à savoir la fraternité et la réduction de la souffrance à échelle humaine, autant que la réalité extérieure, *Anankè*, le permet, nous pouvons nous dire que notre conflit n'est que temporaire et non irréversible.

Nous en espérons de même, mais vous êtes plus impatient, plus exigeants et – pourquoi le taire ? – plus égoïstes que moi et mes pareils. Vous voulez la félicité juste après la mort, vous exigez d'elle l'impossible et vous ne renoncez pas aux exigences des individus. De ces vœux, notre Dieu *Logos* réalisera ceux que la Nature extérieure permettra, mais peu à peu, dans un futur indécidable et pour d'autres enfants humains. A nous qui souffrons gravement de la vie, il ne promet aucun dédommagement.

En visant ce but éloigné, il faudra abandonner vos doctrines religieuses, même si les premiers essais ou les premières formations substitutives échouent. Et vous savez pourquoi : à la longue, rien ne peut résister à la raison et à l'expérience, et la contradiction entre elles et la religion est trop évidente. Même les idées religieuses éclairées n'échappent pas à ce destin, tant qu'elles veulent encore sauver le côté consolateur de la religion. Certes, si elles en restent à affirmer un être spirituel suprême aux qualités mystérieuses et aux intentions inconnaissables, elles échappent aux objections de la science, mais alors elles n'intéressent plus les hommes.

Ensuite, notez la différence entre votre attitude et la mienne devant l'illusion. Vous devez défendre l'illusion religieuse de toute vos forces : si elle est dévalorisée – et elle est vraiment menacée – alors votre monde s'effondre, il ne vous reste qu'à désespérer de tout, de la civilisation et de l'avenir de l'humanité. Mes semblables et moi n'avons pas cette servitude. Préparés à renoncer à bien de nos désirs infantiles, nous pouvons supporter que certaines de nos attentes soient des illusions.

à l'interprétation des signes, justement pour faire en sorte que la crédulité et le délire de persécution cessent de régner en maîtres. Or, l'interprétation ordinaire des signes ne doit plus rien ni à la culture (de moins en moins à la religion, par exemple, et cela gagne la science et l'art... émondage nihiliste oblige), ni au savoir critique du scepticisme. C'est pour cela que la fréquentation des thèses de *La psychopathologie de la vie quotidienne* est si nécessaire.

Rappelons l'axe principal de l'ouvrage, explicité au chapitre XII, avec la thèse du déterminisme psychique : certaines insuffisances de notre activité psychique, certains « trous », certains manques, certains actes étranges (actes manqués, lapsus, oublis de noms...), et qui sont apparemment non intentionnels, sont en réalité tout à fait motivés et déterminés, mais cela échappe à la conscience. Freud prend comme exemples, entre autres, le choix (involontaire mais motivé) des prénoms, l'élection des nombres (pourquoi écrit-il à un ami que même s'il y a 2.467 fautes dans la *Traumdeutung*, il ne la réécrirait pas ?). Tout cela ruine, dit-il, la vieille thèse chrétienne et populaire du libre-arbitre

« On sait que de nombreuses personnes invoquent à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu leur conviction intime de l'existence d'un libre-arbitre. Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme (...) or, à l'occasion de grandes et importantes décisions, on éprouve plutôt le sentiment d'une contrainte psychique et on en convient : "j'en suis là ; je ne puis faire autrement". »

La thèse modérée de Leibniz – « nous sommes inclinés sans être nécessités » – ne vaudrait, pour Freud, que pour les décisions peu essentielles...

Ce n'est donc pas par hasard si la fin de l'ouvrage porte sur la question de la superstition. Il ne s'agit pas seulement d'interroger les ressorts cachés du plus grand marché de dupes sur le plan économique qu'il puisse y avoir, de par la séduction de son « sur-spiritualisme » (Adorno,

---

Une fois libérée du joug des doctrines religieuses, l'éducation ne changera peut-être pas beaucoup la nature psychologique de l'homme ; notre Dieu *Logos* n'est peut-être pas tout-puissant, ne pouvant réaliser qu'une petite part des promesses de ses prédécesseurs. S'il faut le reconnaître, nous nous y résignons. Mais nous n'oublions pas notre intérêt pour le monde et la vie, car nous avons un point d'appui solide, que vous n'avez pas. Nous croyons que le travail de la science peut nous apprendre quelque chose sur la réalité du monde, par quoi notre pouvoir sera accru, pour nous permettre d'organiser notre vie. Si cette croyance est illusoire, nous sommes alors dans le même cas que vous, mais la science nous a prouvé, par de nombreux succès importants, qu'elle n'est pas une illusion. Elle a bien des ennemis déclarés, et davantage de cachés, dont ceux qui ne lui pardonnent pas de saper la foi et de la détruire. On lui reproche de nous avoir appris trop peu et d'en ignorer bien davantage, mais on oublie alors sa jeunesse, l'âpreté de ses débuts, et la brièveté du temps écoulé depuis que l'intellect humain fut assez fort pour affronter ses tâches. Ne faisons-nous pas tous l'erreur de juger sur des temps trop courts ? Nous devrions suivre l'exemple des géologues. On se plaint de l'incertitude de la science qui proclame "loi" ce que la génération suivante dira être une erreur et remplacera par une nouvelle loi à la valeur tout aussi brève. Mais c'est injuste et en partie faux. Les variations des idées scientifiques sont des évolutions, des progrès, non des démolitions. Une loi qu'on a d'abord dite universelle se révélera être un cas particulier d'une légalité plus compréhensive ou sera limitée par une autre loi découverte plus tard. Une approche grossière du vrai est remplacée par une autre plus fine, qui devra s'attendre à un perfectionnement ultérieur. »

*Minima Moralia*, § 151, « Thèses contre l’occultisme ») ; il s’agit plutôt de questionner les ressorts de la crédulité, comme la crédulité superstitieuse du rêveur, qui est une *crédulité quant à la cause*, dès lors que le rêveur, aux prises avec la pulsion d’interprétation des signes du rêve, ne peut qu’anticiper sur ses impressions internes, comme dans un horizon d’attente fabriqué par une illusion rétrospective. Cela est patent dans le fétichisme de la numérologie où règne l’amour démesuré des coïncidences<sup>9</sup>. Freud va jusqu’à parler de *paranoïa*, dans ce qu’il appelle « la manie des rapports », dès lors qu’il s’agit de donner un sens, et même n’importe lequel à une image, un geste ou une parole... On a beau objecter qu’« on ne voit pas le rapport » (et par là on en appelle au scepticisme), le pathos persiste et signe, en s’isolant davantage dans son interprétation (et l’isolement peut être collectif, comme dans les sectes ou les groupes de pression)...

Freud se voit donc contraint de rappeler deux principes :

- – un événement auquel ma *psychè* n’a pas pris part n’a rien à m’apprendre sur moi (l’influence d’un astre sur mon caractère est nulle) ; un événement non intentionnel en moi m’apprend en revanche beaucoup ;

---

<sup>9</sup> Pour vous faire sourire, pour sensibiliser à la folie de l’interprétation et pour encourager à un apprentissage lucide de l’éducation du “frein à main” dans l’exercice de l’interprétation des signes, voici un extrait d’une rubrique d’Umberto Eco :

« Le jeu des coïncidences fascine depuis des temps immémoriaux les paranoïaques et les complotistes, mais, avec les coïncidences et surtout les dates, on peut faire ce que l’on veut. Une orgie de coïncidences a été repérée à propos de l’attentat des Tours jumelles et il y a quelques années, dans *Scienza e Paranormale*, Paolo Attivissimo avait cité une série de spéculations numérologiques faites autour du 11 septembre. Pour n’en citer que quelques-unes, New-York City a 11 lettres, Afghanistan a 11 lettres, Ramsin Yuseb, le terroriste qui avait menacé de détruire les tours, a 11 lettres, George W. Bush a 11 lettres, les deux Tours jumelles formaient un 11, New-York est le 11ème Etat, le premier avion à s’écraser contre les tours était le vol N°11, ce vol transportait 92 passagers et  $9+2=11$ , le vol 77 qui s’est aussi écrasé contre les tours transportait 65 passagers et  $6+5=11$ , la date 9/11 est identique au numéro d’urgence américain, 911, dont la somme interne donne 11. Le total des victimes de tous les avions détournés a été de 254, dont la somme interne donne 11, le 11 septembre est le jour 254 du calendrier annuel et la somme interne de 254 est 11.

Hélas, New York n’a 11 lettres que si l’on ajoute City, l’Afghanistan a bien 11 lettres, toutefois les pirates de l’air ne venaient pas de là mais d’Arabie saoudite, d’Égypte, du Liban et des Emirats Arabes, Ramsin Yuseb a 11 lettres, mais si au lieu de Yuseb on avait transcrit Yussef, le jeu n’aurait pas fonctionné, George W. Bush n’a 11 lettres que si l’on met la *middle initial*, les tours dessinaient un 11 mais aussi un 2 en chiffres romains, le vol 77 n’a pas atteint une des tours mais le Pentagone, et il ne transportait pas 65 mais 59 passagers, le total des victimes n’a pas été de 254 mais de 265, et ainsi de suite.

D’autres coïncidences qui circulent sur Internet ? Lincoln a été élu au Congrès en 1846, Kennedy en 1946, Lincoln a été élu président en 1860, Kennedy en 1960. Leurs deux épouses ont perdu un enfant alors qu’ils résidaient à la Maison Blanche. Tous deux ont été atteints à la tête un vendredi par un sudiste. Le secrétaire de Lincoln s’appelait Kennedy et le secrétaire de Kennedy s’appelait Lincoln. Le successeur de Lincoln fut Johnson (né en 1808), et Lyndon Johnson, successeur de Kennedy, était né en 1908. John Wilkes Booth, qui a assassiné Lincoln, était né en 1839 et Lee Harvey Oswald en 1939. Lincoln fut frappé au Ford Theater, Kennedy fut frappé dans une automobile Lincoln, produite par Ford. Lincoln a été frappé dans un théâtre et son assassin est allé se cacher dans un entrepôt. L’assassin de Kennedy a tiré d’un entrepôt et est allé se cacher dans un théâtre. Aussi bien Booth qu’Oswald ont été tués avant leur procès.

Petite cerise (un brin vulgaire) sur le gâteau, mais qui ne fonctionne qu’en anglais : une semaine avant d’être tué, Lincoln avait été “in” Monroe, Maryland. Une semaine avant d’être tué, Kennedy avait été “in” Monroe, Marilyn. » (*Chroniques d’une société liquide*, “Sur les complots”, 2011, Livre de poche, p. 156-157)

- – à l'inverse du superstitieux (qui croit au hasard psychique intérieur et à une nécessité intentionnelle de la réalité extérieure), il convient de croire au hasard extérieur et réel (même si cette réalité est déterminée par diverses formes de nécessités), mais pas de croire au hasard psychique intérieur. Ainsi, le premier chat noir que vous rencontrez n'y est pour rien, et d'ailleurs pourquoi faites-vous une fixette sur ce chat ?...

Nous voyons donc ici une des raisons du *dévolement du principe de causalité*. Mais, vous me direz, et ce à juste titre, que taper sur la crédulité spécifique de/à la superstition est un peu facile et que c'est écraser un moustique avec un marteau-pilon (même si la pérennité de ce genre d'illusions a quelque chose de désespérant pour l'entendement humain...). Il y a cependant d'autres raisons d'y être attentif, et c'est ce qu'indique Lacan dans son *Propos sur la causalité psychique*.

### **B. La superstition du concept de cause**

À vrai dire, c'est un vieux problème philosophique, qui date d'Aristote. Le Stagirite avait identifié quatre types de cause et les avait indexés radicalement sur les formes de l'être, jusqu'à en faire des principes ontologiques, au lieu de s'en tenir, par exemple, à quatre formes de lecture (interprétative), par l'esprit humain, de la production des phénomènes : cause matérielle, cause formelle, cause efficiente, cause finale. Ce sont les empiristes, Hume notamment, à l'âge classique, qui ruinent l'« ontologisation » du concept de cause, en en faisant le résultat d'une croyance élaborée à partir de l'expérience sensible (la répétition des observations, l'habitude, les associations, les transferts et les métaphores de l'imagination). Ensuite, Kant fera du concept de cause un concept purement épistémologique : ce sera une catégorie pure de l'entendement, qui permet d'épeler les phénomènes de l'expérience. L'invalidation définitive de la pensée par les causes viendra d'abord avec Nietzsche, puis avec Bachelard, au profit notamment d'une part de l'idée de *loi* comme unification conventionnelle des systèmes de phénomènes, la cause n'étant plus que l'occasion ou le moment de l'effectivité de la loi, et d'autre part de l'idée de *structure*. On sait que les sciences humaines ont vite cessé de parler en termes de cause (Mauss renvoie le concept à la pensée magique), pour parler en termes de système (Saussure), de structure (Lévi-Strauss, Benveniste), de complexe (Freud), de loi, de tendance ou de détermination (Marx)...

Cela dit, le concept de cause a la vie dure, dans la mesure où elle permet d'imputer responsabilité et culpabilité aux sujets, aux personnes concrètes, aux personnes morales. Nietzsche avait déjà remarqué que le mythe du libre-arbitre fondé sur celui de « volonté libre et infinie », issue du christianisme, n'était qu'une « métaphysique du bourreau ». Et il est vrai



que l'accent sur la logique de la nécessité selon celle du déterminisme permet de réduire les illusions de la moralisation des phénomènes et de la culpabilisation par la « morale » de la vengeance, du ressentiment ou de la mauvaise conscience (voir *Généalogie de la Morale*, II). Il n'est pas étonnant cependant de retrouver la « cause » dans le discours courant, dans les interprétations communes. Quelques exemples, qui exposent le simple fait que poser un problème par la notion de cause, c'est mal le poser :

- le collégien qui demande : à quoi ça sert les maths ? Pourquoi en fait-on ? C'est efficace ?...
- la réaction infantile de George W. Bush au discours de Villepin à l'ONU. contre la guerre en Irak : son causalisme l'empêche d'en voir la puissance symbolique...
- selon certains nationalistes français, la délinquance des étrangers en France viendrait d'une part du fait qu'ils sont étrangers, d'autre part qu'ils haïssent la France – certains parlent même de « francocides » (!)...

Il suffit d'écouter et de lire les médias et les réseaux sociaux pour trouver des trésors de sottise de ce genre... Faites des travaux pratiques...

Mais rassurez-vous, ce genre de dérive touche aussi les intellectuels :

- En ce qui concerne le cas Heidegger, par exemple, on a tôt fait d'estimer que la structure de sa philosophie vient du fait qu'il était nazi... comme si du nazisme à la pensée philosophique la conséquence était la bonne ! Il est vrai que, comme on dit, « il n'y a pas de fumée sans feu » et que la déduction a toujours une force logique imparable (« on reconnaît l'arbre à ses fruits »)... Sauf qu'un raisonnement plus rigoureux ne chercherait pas du côté de la causalité, mais simplement du côté de certaines affinités thématiques (l'être-pour-la-mort, le vertige d'une décision sans raison, la langue allemande comme relève de la langue grecque en tant que langue de l'Être, la pensée de l'origine et de l'archaïque...). Il faudrait parler alors en termes de conditions de possibilité : à quelles conditions un philosophe de l'Être peut-il devenir, à un moment donné de son existence, nazi ?...
- À propos de la thèse de Benveniste traitant de la surdétermination linguistique de la pensée aristotélicienne (la philosophie d'Aristote obéirait au découpage que la langue grecque effectue dans sa lecture du réel), les défenseurs purs (puritains ?) d'Aristote y ont vu une réduction du génie d'Aristote par la science humaine qu'est la linguistique (sacrilège), car la philosophie serait absolument indépendante de la structure linguistique de son énoncé... En réalité, Benveniste ne dit jamais que la logique et la grammaire de la langue grecque sont les causes de la logique de la pensée d'Aristote, il remarque simplement que la

philosophie ne pouvant pas s'exprimer autrement que dans la langue de son auteur, il y a une interdépendance. On peut sans doute en dire autant du latin de Sénèque ou de Lucrèce, du français de Descartes, de l'allemand de Hegel – et plus encore de celui de Heidegger ! La forme, comme en art, détermine le fond, aussi.

Bref, on donne trop au concept de cause, dans la mesure où

- 1<sup>e</sup> c'est une simplification abusive et grotesque de la compréhension des choses ;
- 2<sup>e</sup> ce concept isole abstraitement, dans la relation unilatérale de « cause à effet », d'amont en aval, la détermination des phénomènes, c'est-à-dire la logique de leur production.

Alors, que dit Lacan ? Et pourquoi son *Propos sur la causalité psychique*<sup>10</sup> ?

Ce texte de 1946 fut prononcé aux Journées psychiatriques de Bonneval et il constitue une critique virulente du livre d'Henri Ey, *Le problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses*, qui était pourtant le « héros » de ces Journées (iconoclasme de Lacan). La polémique porte sur le principe de l'étiologie (donc une théorie des causes) des névroses et des psychoses, à base d'organicisme, d'organodynamisme, de *Gestaltheorie*, de behaviourisme, donc de positivisme matérialiste, scientiste et positiviste. H. Ey entend expliquer les troubles psychiques par des dysfonctionnements, par des dissolutions fonctionnelles – c'était déjà une des thèses de Paul Janet, contre lesquelles Freud s'était élevé. Il réduit en fait la vie psychique à l'adaptation de la *psychè* à son milieu, comme par un retour au mécanisme et au substantialisme cartésien – justement à partir d'une « révérence idolâtrique des mots » (*Écrits*, p.161), avec la tentation propre à Deucalion : « transformer les mots en pierres » (*ibid.*).

Or, note Lacan, ce qui passe à l'as, c'est la question du langage, de la langue, de la parole, de l'énonciation, de l'imaginaire et du symbolique (*id.*, p.166 et suiv.), alors même qu'il est impossible, dans une anthropologie culturelle qui inclut justement une forme de « naturel » humain, de penser la psychologie sans se référer au domaine de l'insensé qui se manifeste dans le discours, « comme l'indiquent assez les mots de la *passion* » (*id.*, p.167 – c'est moi, Ph. Ch., qui souligne).

C'est que le mot, dit Lacan, n'est pas seulement un signe, c'est un réseau de sens, un « nœud de significations », rendant possible la dénomination d'un objet ou d'une chose. Lacan prend l'exemple du mot « rideau », valant différemment selon les divers corps de métier, y compris le psychologue gestaltiste (*sic !*), l'économiste, le décorateur, le peintre, etc. ; c'est ensuite le lieu d'une métaphore (rideau d'arbres), l'occasion d'un calembour (ris d'eau, rides

---

<sup>10</sup> Voir J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 151-193.

de l'eau), la limite spatiale, la fin d'une pièce de théâtre ou la fin de non-recevoir (*id.*, p.166-167)...

Et Lacan de *faire référence*, sans doute pour *davantage encore y croire*, au *Cas Aimée*, cas d'auto-punition, qui est au centre de sa si remarquable thèse sur *La psychose paranoïaque et ses rapports avec la personnalité* (1932). Il réévalue alors, à partir du délire de persécution, les conditions de la logique gestuelle, verbale et créatrice de la malade (Aimée fut une vraie poète). Preuve qu'on ne saurait réduire la genèse de la folie à des dysfonctionnements organiques de la psychè, à un manque de contrôle ou de surveillance de soi, ou encore à une inadaptation vitale, mais plutôt à un excès, un débordement de liberté dans les moments d'interprétation de soi-même (narcissisme, mégalomanie, paranoïa d'auto-punition, syndrome de persécution, délire de revendication) :

« Loin donc que la folie soit le fait contingent des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté "une insulte", elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme son ombre. Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté. (...) Ne devient pas fou qui veut. » (*id.*, p. 176)

Et dès lors, au lieu de chercher les raisons de la psychose dans des causes physiologiques, il faut aller puiser dans « les effets psychiques du mode imaginaire » (c'est le titre du chap. 3 de l'article, p.178), ce qui réhabilite la puissance autonome de la psychè par rapport justement à son milieu d'existence, en particulier dans la dialectique de la reconnaissance du désir de l'autre / par le désir de l'autre (référence à Hegel et à sa dialectique du maître et de l'esclave, *id.*, p.181-182, ce qui permet à Lacan d'insister sur la proximité entre liberté et servitude). À la fin de sa thèse de 1932 (précisément au § III du chap. 4 de la IIe Partie, § qui s'intitule : « Le prototype "cas Aimée" ou la paranoïa d'autopunition. Fruits de son étude : indication de pratique médicale et méthode de recherche scientifique »), Lacan avait insisté sur les trois niveaux de « raison » qui permettaient de mieux cerner la logique du délire d'Aimée : l'histoire singulière du sujet, le point de vue structural de la *psychè*, les déterminants sociaux. Le point de vue génétique ne saurait donc demeurer fixé à la seule causalité psychophysiologique.

D'où la reprise, à la fin de l'article sur la causalité psychique (*id.*, p.184 et suiv.), du modèle fourni par le « stade du miroir » / ou « phase du miroir » et du concept d'*imago* (à partir d'observations du monde animal établies par Rémi Chauvin notamment), l'*imago* étant ce prototype inconscient des figures des personnages qui détermine la façon dont le sujet

appréhende autrui lors des premières relations intersubjectives. C'est que la constitution de la figure de l'autre chez le bambin ne saurait être ni naturelle ni évidente, puisqu'il commence à parler de lui à la 3<sup>e</sup> personne avant de dire « je<sup>11</sup> »... Bref, la fragile identité (le moi comme formation de compromis, dit Freud) ne peut se faire que par détours, par conflits, par contradictions, et non par sécrétion (il n'y a pas de glande du « moi »).

Cela dit, et nous terminerons là-dessus, de façon réaliste, il convient d'être attentif à l'avertissement final lacanien. C'est que la science est certes une connaissance du vrai, mais cela peut se retourner contre l'humanité – comme une annonce de la fabrique politique et sociale d'une paranoïa généralisée sous forme totalitaire, spécialité du cuistre savant :

« Au moment de terminer, j'aimerais vous montrer que ce petit discours sur l'*imago* vous parût non point ironique gageure, mais bien ce qu'il exprime, une menace pour l'homme. Car si d'avoir reconnu cette distance inquantifiable de l'*imago* et ce tranchant infime de la liberté comme décisifs de la folie, ne suffit pas encore à nous permettre de la guérir, le temps n'est peut-être pas loin où ce nous permettra de la provoquer. Car si rien ne peut nous garantir de ne pas nous perdre dans un mouvement libre vers le vrai, il suffit d'un coup de pouce pour nous assurer de changer le vrai en folie. Alors, nous serons passés du domaine de la causalité métaphysique dont on peut se moquer à celui de la technique scientifique qui ne prête pas à rire.

De semblable entreprise, ont paru déjà par-ci par-là quelques balbutiements. L'art de l'image bientôt saura jouer sur les valeurs de l'*imago* et l'on connaîtra un jour des commandes en série d'"idéaux" à l'épreuve de la critique : c'est bien là que prendra tout son sens l'étiquette : "garanti véritable" »

---

<sup>11</sup> « Que l'homme puisse disposer du Je dans sa représentation, voilà qui l'élève à l'infini au-dessus de tous les autres êtres vivant sur la terre. Il est par là une *personne*, et ce en vertu de l'unité de la conscience maintenue, à travers tous les changements qui peuvent lui advenir, une seule et même personne, c'est-à-dire un être tout distinct, par le rang et la dignité, de choses, tels les animaux dépourvus de raison, dont on peut disposer à sa guise ; et il en est ainsi même lorsqu'il ne lui est pas donné de prononcer le Je, parce que celui-ci n'en est pas moins dans sa pensée : pareillement, toutes les langues, quand elles parlent à la première personne, pensent ce Je nécessairement, même si elles n'ont pas un mot particulier pour en exprimer la réalité. Cette capacité (de penser) n'est autre que l'entendement. Remarque étonnante : l'enfant, déjà parvenu à une certaine facilité de langage, ne se met qu'à un moment assez tardif (au bout d'un an peut-être) à se servir du Je, alors qu'il a si longtemps parlé de lui-même à la 3<sup>ème</sup> personne (Charles veut manger, marcher, etc.) ; et une lumière semble en quelque sorte s'être faite en lui, lorsqu'il commence à se servir du Je ; à dater de ce jour, il ne revient plus à ce premier langage. Il n'avait auparavant que le sentiment de lui-même, il en a maintenant la pensée. L'explication de ce phénomène réserverait sans doute à l'anthropologue de sérieuses difficultés. » (Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, I, 1, « De la conscience de soi-même », Pléiade, *Œuvres philosophiques*, III, p. 945)

Et il achève cet avertissement avec des accents « tocquevilliens » (Tocqueville disait en effet : le despotisme est chose ancienne, mais le despotisme démocratique à venir est chose nouvelle, il est difficile de la nommer<sup>12</sup>...) :

« L'intention ni l'entreprise ne seront nouvelles, mais nouvelle est leur forme systématique. »

(*id.*, p. 192)

Eh bien, nous y sommes. Vous savez donc quoi faire.

---

<sup>12</sup> *De la Démocratie en Amérique*, IV, chap. VI, « Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre ».